Les Viffourches ou Venise ? – un texte de David Lugrin mémorialiste -

Pierre Longchamp habitait les Viffourches. Il se faisait souvent la réflexion que lui, de ces quelques maisons foraines que l'on aurait pu croire déshéritées, comme mise à l'écart ainsi qu'un élève relégué au coin de la classe, et pourtant Dieu sait si l'on y est bien, aux Viffourches, avec beaucoup plus de soleil que vous ne le croyez, là, au sommet de sa petite éminence, il aurait pu d'ici, grâce à la gare, faire trois pas seulement et joindre l'autre bout du monde. Mieux que les gens du Séchey qui restaient à un bon demi kilomètre de la halte, là-bas, dans leur trou !

Les Viffourches. C'est là qu'il était né, qu'il avait mené son petit domaine, qu'il avait fondé sa famille, bref, qu'il avait toujours vécu. Aimé et souffert aux Viffourches. Cela ne l'empêchait pas de connaître aussi le Séchey ! Et puis la commune. Et même, allez, pendant que nous y sommes, la Vallée tout entière. Un marcheur, Pierre Longchamp, sans voiture, juste le cheval, à arpenter surtout quand même ses champs, et principalement ceux qui vont en direction du Lac Ter, la Combe des Viffourches qu'on appelle ce coin discret et pourtant magnifique.

Oui, tu descends le crêt, l'affaire de dix secondes à peine en courant, tu prends le train et celui-ci te mène dans le monde entier. Donc les Viffourches reliées à tout le reste de l'univers, tandis que vous autres du Séchey, vous avez cinq cents mètres à faire, et si ça va l'été, pas une sinécure l'hiver par grande bise, alors que celle-ci vous a bouché la route et que vous ne savez plus même où la retrouver !

Il ne voyageait que peu, Pierre Longchamp. Pas l'envie qui lui manquait. Mais il y avait les vaches à l'écurie, la difficulté trop souvent de trouver du monde pour s'en occuper à sa place, et surtout le peu de possibilités financières. On vivait mais en même temps on traînait un peu la jambe. Ce qui vous fracassait vos grands rêves d'évasion aussitôt faits. Dommage, qu'il se disait, on est ainsi condamné à rester derrière la queue de nos vaches !

Et pourtant, on voudrait en voir, du pays ! Serait-ce trop demander à la vie que de pouvoir se rendre là où l'on veut pour une fois ? Et lui, l'endroit où il voulait aller en premier, ce n'était pas Rome, ce n'était pas Florence. Ni Paris où d'ailleurs il s'était rendu une fois il y a longtemps, avec les contemporains, quand il fréquentait encore « ses guignols », comme il les appelait parfois et vu la manière dont ils s'étaient comportés, ne pensant à rien d'autres, ces ploucs, qu'au Moulin Rouge et aux folies bergères ! Pas Londres non plus, trop grand, trop loin. L'Amérique, vous n'y pensez pas. Les îles ? Non, il n'en avait aucune envie. Lui, c'était Venise qu'il voulait voir. Il ne la connaissait que par les photos, mais il était certain que Venise, c'était la ville la plus extraordinaire qui soit. Au point de vue beauté mais surtout émotion, juste après les Viffourches !

Venise, légendaire, clamée à tous vents. Unique. Mais voilà, fallait la voir pour se faire une idée plus précise.

Il s'y rendit finalement un jour qu'il avait trouvé quelqu'un pour le remplacer et qu'il avait pu mettre de côté le petit pécule nécessaire à cette expédition.

Et c'était réellement comme il l'avait pensé. Tu fais deux pas. Tu prends le train à la gare du Séchey, tu changes au Day, puis à Lausanne et te voilà en route pour le sud. Tu franchis les Alpes. Voilà la plaine du Pô, Milan, des espaces incroyables où il n'aurait jamais pu s'y faire. Des immensités de plaine à n'en plus finir. On avait roulé longtemps, et puis soudain, après une dernière localité qui s'appelait Mestre et qui était au bord de la mer, avec plein d'industries dont la plupart polluantes au possible à ce qu'il avait pu lire[1], un pont sur la mer et au bout Venise.

Il descendit. Il n'y croyait pas. Après si longtemps. Il mettait le pied sur le sol de Venise. Il y avait là un monde fou et des porteurs en veux-tu en voilà. Mais lui il refusait à ce qu'on s'occupe de sa personne. Rien d'autre que lui et celle ville qu'il découvrait enfin, après si longtemps. La connaître par ses petites rues. Une émotion incroyable l'avait submergé. Il traversa le grand canal par un pont magistral, seul avec sa petite valise. Venise. Il s'arrêta-là, au sommet de cet ouvrage d'art et crut qu'il y resterait à perpétuité, à admirer ce que d'ici il pouvait voir de la ville, à se pénétrer déjà de son ambiance extraordinaire. Ce jour-là un grand ciel bleu. Et du monde à revendre, plus qu'il n'aurait pu l'imaginer. Mais seul quand même bientôt à arpenter les petites rues, à se pencher sur les canaux, à se perdre, ne serait-ce que pour le seul plaisir de se retrouver, car en somme elle n'est pas si grande que cela et toujours au bout d'une certaine distance l'on peut se repérer grâce à des indications ou des monuments d'une certaine importance.

Mais s'il l'aima au premier coup d'œil, « sa ville », Pierre Longtemps, il en repéra aussi tôt ses tares les plus évidentes. Il y avait d'abord ces façades innombrables et décrépites, faite avec des briques et que l'on n'entretient pas. Des briques moulées et cuites où et quand, se pensa-t-il ? Sur le continent ? Et combien de cents millions de briques pour construire une ville telle que celle-ci ? Et combien aussi de millions de pieux sur lesquels elle repose ? Les eaux des canaux, vertes par endroits, presque luisantes, épaisses comme du fioul, lui paraissaient répugnantes. Tout au moins aucunement de cette limpidité d'un bleu léger, couleur du ciel, qu'il leur aurait souhaitées, avec au contraire une multitude de détritus qui vont leur chemin dans un silence indifférent et avec une lenteur désespérante. Doit-on accepter cela ? Tout laisser faire ? Ne se préoccuper de rien que de soi-même, de son égoïsme et de sa suffisance ? Il ne le croyait pas. Il souhaitait une discipline collective. Une hygiène plus poussée. Mais il allait quand même, persuadé quelque part qu'il faut savoir parfois fermer les yeux, autrement on ne voit plus rien que le laid, on s'aigrit et on perd surtout cette faculté qu'on a de s'extasier.

[1] On se rend compte à quel point la mafia industrielle de l'Italie du nord a passé para dessus bord tout respect de l'histoire et de la culture, implantant ses usines en une région dont l'éco-système est des plus fragiles.

Il suivit donc ces petites rues, parfois si étroites qu'il aurait presque du se mettre de travers pour y passer. Et les façades étaient hautes. Et il voyait des fenêtres avec des grilles devant, en fer forgé d'un travail solide voire admirable. Des portes, des éléments fascinants pour lui qui s'intéressait tant à ces petites choses, et parfois même plus qu'aux grandes qui avaient trop tendance à le submerger. Il marchait sur des dalles de pierre où le pas avait trouvé sa place en les creusant. Il était bien en somme, malgré ses réticences.

Mais fallait gagner l'hôtel qu'il retrouva plus tard aisément au fond d'une ruelle. Un établissement modeste où tu ne vas pas te ruiner pour quatre jours seulement.

Il mangea. Cuisine italienne exquise auraient dit certains et sur laquelle ils se seraient extasiés malgré sa simplicité. Mais lui, plutôt que de parler de bouffe, ce que dans le fond il abhorrait, si étonnante et si bonne soit-elle, il ne voulait que traiter de pierres, de rues, des éléments mineurs et particuliers de cette ville étonnante, là, comme posée sur les eaux, avec ses multiples toits de tuiles romaines quand on la voit du ciel, ainsi qu'il l'avait découverte de multiples fois sur les photos.

Quatre jours, enlevez deux de voyage, lui restait juste autant pour tout voir ! Il marchait, désormais délivré de toute obligation. Il allait au hasard. Il franchissait des ponts. Il arrivait dans des cours au milieu desquelles il y avait parfois un puits. Et puis pas grand monde tout autour. Alors il s'asseyait sur un banc ou un élément quelconque. Il restait tranquille, le regard perdu dans le vague l'espace d'un instant, à s'imprégner. Puis il reprenait son chemin pour regarder bientôt des gondoliers dont l'aisance qu'ils avaient pour diriger dans un calme absolu leurs embarcations le subjuguait. Des barques, plus précisément des gondoles, toujours noires. Il regrettait qu'elles n'aient pas été peintes de couleurs vives. Lui, Venise, il la voyait toujours, et même que les photos parlaient en sens contraire, avec des gondoles rouges et jaunes, des vertes et des bleues, une féerie incroyable de couleurs sur tous les canaux. Tandis qu'il n'y avait que ces embarcations noires si tristes, malgré l'élégance de leurs lignes. Il regrettait aussi que ce n'ait été que des hommes qui les dirigent, et non pas de temps en temps une femme dont la prestance, il l'imaginait, aurait été plus grande encore. La femme que l'on néglige alors qu'elle est tout, se répéta-t-il une nouvelle fois.

- Et puis finalement je la verrai de la manière que je veux, se dit-il pour conclure cette réflexion. Et je l'aimerai selon mes propres critères, indépendamment de tous les autres dont je me fiche.

Il s'enfilait dans des églises restant béat devant des peintures monumentales faites avec une maîtrise totale par des peintres dont certains même n'étaient pas connus. Il en ressortait pour se retrouver ébloui après que ce fut comme s'il avait été dans une grotte, silencieuse, obscure et presque humide. C'était étrange. Il y avait parfois, dans certains lieux et certaines rues, une foule immense. Et pourtant il ne la voyait pas. Il était seul dans la ville, seul avec les briques et les

pierres, les bâtisses, des plus laides aux plus belles, de véritables palais, dont la façade principale donnait sur le Grand Canal qu'il longea sur certains tronçons.

Il vit des chats sur les ponts, des enfants avec des chats, des chats même couchés sur les éléments horizontaux de certaines statues. Un batelier, c'était sur le coup de midi du second jour, dormait au fond de sa barque, sur une toile de jute, les bras tendus en avant, comme pour mieux se redresser la colonne après un bel effort. Alors il faisait chaud et l'on n'avait nulle envie de travailler. Tandis que flottaient encore et toujours des détritus qui suivaient un courant invisible pour se glisser sous un pont, et puis un pont encore, et ainsi jusqu'à la mer. On voyait des ondes à la surface de l'eau poisseuse, et des poteau d'amarrage, parce qu'il y avait maintenant une brise légère, ondulaient en reflets irisés sur ces liquides troubles et douteux.

Il plut pendant l'après-midi alors qu'il se réfugia à nouveau dans une église. Il croyait se souvenir que là avait officié Vivaldi. Elle était à l'écart des itinéraires touristiques pourtant et ne voyait presque personne. A nouveau des peintures, et tellement, un peu sombres il est vrai, et de si bonne facture, qu'il lui semblait incroyable qu'on ne les eut pas volées. Non pas qu'il en ait eut lui-même l'intention ni l'envie, mais il savait néanmoins à quel point le trafic des œuvres d'art est courant en Italie. Le sol était luisant. Il pleuvinait encore. On vit passer une femme tirant son enfant revêtu d'une pèlerine vert foncé. O les lampadaires à trois branches. Il trouvait tout cela simplement beau. Et de ces choses vues, il en faisait provision. Il se disait même :

- Je m'en souviendrai quand je serai à nouveau aux Viffourches, là-bas au haut de ma petite colline. Alors je me mettrai devant la maison, je m'assiérai sur le banc qui est sous le néveau et auprès de ma femme qui n'a pu venir, je lui raconterai. Simplement. Il y aura donc les Viffourches, mais aussi Venise. Puisqu'on est relié par le train. Puisqu'en mettant le pied dans celui que je vois passer cinq fois au moins par jour là-bas, si ce n'est pas dix fois si l'on compte les aller et retour, j'arrive à Venise. On est relié, on est uni. Et je lui réciterai cette poésie que j'ai découverte dans un guide acheté dans une boutique à l'angle de deux rues.

… et les palais antiques,
Et les graves portiques,
Et les blancs escaliers
Des chevaliers,

Et les ponts, et les rues
Et les mornes statues,
Et le golfe mouvant
Qui tremble au vent

Tout se tait[2]…

Il vit encore des églises dont les clochers penchaient, des pieux d'amarrage groupés par trois ou quatre, avec une usure verte au ras des eaux. Il admira le campanile qu'il trouva trop grand, le palais des doges d'une incroyable beauté, la basilique St Marc étonnante et magnifique. Et ce monde, et ce monde. Et le Florian. Et le bord de mer, la lagune, avec au bord les barques oscillant au gré des vagues et les pieux. Et mieux encore. Mais vite néanmoins, en savait-il les raisons, il retournait aux rues presque vides où il se sentait mieux chez lui. Il s'assit, il contempla les sols et les façades, au loin un pont joignait la place à un entrelacs d'autres petites rues. Il se pénétra de l'ambiance si particulière de cette ville unique entre toutes. S'il avait été peintre il aurait pris sa boîte de couleur. S'il avait été écrivain, c'aurait été son carnet de voyage qu'il aurait sorti. Il n'avait pourtant, lui, que ces cinq sens, ce dont il ne se plaignait pas, heureux à la seule pensée de pouvoir ressentir avec une telle intensité les choses et les éléments qu'il voyait.

Une jeune fille aussi était là qu'il vit en passant, émouvante dans sa simplicité et sa beauté discrète. Des vieilles allaient leur chemin. Des nonnes passaient. Des chats. Un bateau. Un mariage même. Et toujours ces reflets dans l'eau, et toujours ces rues et ces grandes bâtisses dont les hauts se perdaient dans un ciel désormais plein de nuages.

Il était bien, apaisé. Il avait trouvé là son refuge, son tout. Son universel. Il serait demeuré dans cette ville à perpétuité s'il en avait eu les moyens. Il aurait passé son temps dans les petites rues, sur les îles, au bord des lagunes. Un rêve perpétuel. Unique. Au terme duquel, un jour, il se serait endormi sans souffrance, dans la paix du monde et de Dieu, et même si c'était ignoré totalement des hommes.

Mais voilà, quatre jours, dont deux de voyage, c'est court. Si bien que bientôt on put le voir avec sa petite valise, au travers des ruelles, passant les ponts, en route vers la gare où il le savait déjà, il connaîtrait ce déchirement douloureux de savoir que peut-être il ne reviendrait jamais ici. Et que plutôt qu'en ces lieux apparemment enchanteurs, la réalité, il le savait, est tout autre, il mourrait un jour dans son lit aux Viffourches. Ou, ce qu'il aurait mieux aimé, un matin de printemps, en allant se promener en cette longue et étroite combe qu'il y a juste à côté. Et dont finalement l'odeur d'herbe et de terre, le rappelait maintenant au pays !

[2] D'Alfred de Musset. Il paraîtrait que cet auteur aurait écrit ce poème avant même d'avoir connu Venise !